

Houellebecq et la fin du sentiment / Arnaud Vareille. — Extrait  
de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N°  
12 (2006), pp. 307-326.

Notes au bas des pages.

I. Houellebecq, Michel — Critique et interprétation. II. Ecrivains  
français — 21e siècle.

PER L1037 / FL198619P

## HOUELLEBECQ ET LA FIN DU SENTIMENT

Arnaud VAREILLE  
Université d'Angers - France

La personnalité très controversée de Michel Houellebecq en arrive à occulter l'œuvre au profit de discours généraux sur l'individu qui n'ont plus grand rapport avec son écriture. Si l'on ne doit oublier que la critique du texte comme «fait social» s'efforce de souligner les équivalences entre le texte et le contexte historique dans lequel celui-ci émerge, c'est toutefois en s'attachant essentiellement à rendre compte des modalités d'inscription de ce dernier dans l'œuvre que le commentaire peut saisir une esthétique. Aussi provocante soit-elle, l'écriture de Houellebecq relève de la littérature. À ce titre, c'est à l'œuvre, c'est-à-dire à un système sémiotique irréductible à une idéologie ou, *a contrario*, à un pur jeu conceptuel, qu'il revient de s'attacher pour dégager les procédés qui en produisent le sens.

Tous les romans de Michel Houellebecq s'en prennent au libéralisme capitaliste et sont fondés sur le constat obsédant et navré du règne de l'égoïsme narcissique. Après la compétition économique, la compétition sexuelle serait le cœur de l'activité humaine et la source principale de toutes les souffrances. Eric Fassin, analysant la manière dont la littérature prend acte de cette mutation, a pu parler à ce sujet du passage «*du roman rose au roman noir de la sexualité française*»<sup>1</sup>. Une large place est faite dans son propos à l'œuvre de Houellebecq, notamment au roman *Les Particules élémentaires* (1998)<sup>2</sup>. Nous attardant à notre tour sur ce texte, nous voudrions nous attacher à montrer combien, plus que tout autre<sup>3</sup>, il

---

(1) Eric Fassin, «Le roman noir de la sexualité française», *Critique*, numéro spécial «Eros 2000», 637-638, juin-juillet 2000, pp. 604-616.

(2) Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998 (PE).

(3) Qu'il soit antérieur comme *Extension du domaine de la lutte* (1994) ou postérieur comme *Plateforme* (2001), pour nous contenter d'un ensemble relativement homogène d'un point de vue thématique et chronologique.

est symptomatique de la vision du monde de son auteur: par le recours au discours scientifique et à une forme d'anticipation, le romancier y propose une issue à l'indifférence générale en annonçant un nouvel ordre amoureux fondé sur l'avènement d'un âge nouveau de l'humanité.

Que raconte, en effet, le roman? Le lecteur y suit deux personnages, Bruno Clément et Michel Djerzinski, depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Le premier a connu une enfance difficile, les brimades et la solitude, est devenu professeur agrégé de Lettres et onaniste invétéré. Le second, après une enfance atone marquée par de remarquables capacités intellectuelles, est devenu un brillant chercheur en biologie. Sa relation au monde se limite à une participation de principe, distante et dénuée d'implication. Ces deux êtres que tout sépare ont cependant la même mère. Le roman va alors, de manière croisée, faire vivre à ces demi-frères une relation sentimentale amenant le premier à connaître la sérénité d'une relation stable avec Christiane, et conduisant le second à exister enfin grâce à Annabelle. Mais chacun des amours des deux hommes disparaît prématurément, obligeant Bruno à se réfugier dans la folie et poussant Michel sur la voie d'intuitions scientifiques qui déboucheront sur la révolution biológico-éthique présentée en fin de roman. Toute la thématique du texte est donc fondée sur le sentiment amoureux, le désir et leur capacité à faire accéder l'individu au bonheur. Le constat final d'échec, accentué par le douloureux parcours qui y conduit, postule que la souffrance est consubstantielle à l'amour. Or, la dynamique du texte comme l'ensemble des procédés d'écriture illustrent, concurremment à la diégèse, la possible maîtrise de l'échec par l'abolition du sentiment même.

### Sémantique des titres

L'évolution sémantique des éléments qui composent les titres des deux premiers romans est éclairante pour ce qui concerne les présupposés des œuvres et l'évolution du traitement de leurs thèmes. Dans *Extension du domaine de la lutte*, le substantif, non actualisé, renvoie à une dynamique opératoire et a presque une dimension performative: en invoquant le vocable «*extension*», le titre en présentifie le processus. Le

terme «*domaine*» suppose, quant à lui, un champ large et collectif d'actions et d'actants. Enfin, «*lutte*» renvoie à l'affrontement et à la pluralité qui lui est nécessaire. Précisément, le roman présente le dépassement de la lutte pour le capital économique, devenue, selon le texte, obsolète du fait de l'âge démocratique, au profit d'une lutte effrénée pour la conquête sexuelle, dernier avatar de l'expression narcissique. La dynamique ouverte par le titre est bien ici programmatique. A l'inverse, loin de présenter un mouvement quelconque d'expansion, *Les Particules élémentaires* affiche dès le titre l'immobilité morbide de la classification. L'article défini, qui actualise en discours le substantif «*particules*», renvoie à du connu et à du quantifiable. Un tel effet du déterminant n'est pas sans évoquer, comme horizon de lecture, une nouvelle mise en ordre scientifique de la nature qui, après le tableau périodique des éléments de Mendeleïev, proposera une taxinomie d'un âge nouveau; le qualificatif «*élémentaires*», annonce quant à lui, la réduction de la diversité à l'unité, du complexe à l'évident, du contingent au nécessaire. Et le fait est que la science occupe une place importante dans l'œuvre, à la fois par l'activité de l'un des protagonistes, comme par les longues digressions épistémologiques du narrateur; une science à l'horizon de laquelle pointent l'indifférenciation des sexes et la fin de l'altérité amoureuse.

### La déliaison généralisée

Car, pour l'auteur, l'une des raisons du malaise contemporain réside dans le phénomène de déliaison généralisée entre les êtres et les choses, entre les êtres eux-mêmes et entre les faits et les causes.

La première page du roman contient une de ces phrases sentencieuses qu'affectionne particulièrement Houellebecq :

*«Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient pour une large mesure disparu; dans leurs rapports mutuels ses [du personnage principal] contemporains faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté»* (PE, p. 9)

Sa dimension didactique est symptomatique d'une écriture paradoxale qui, d'un côté, aspire à la maîtrise du sens social, tandis que d'un autre, elle prend acte de l'entropie à laquelle est inéluctablement soumise la

société occidentale. Le personnage typique d'une telle situation historique est alors celui qui éprouve un sentiment d'étrangeté au monde dans un univers en proie au délitement des relations sous toutes leurs formes.

Nombreux sont les indices généraux de déliaison entre les protagonistes des œuvres et les situations qu'ils vivent. L'incipit des deux premiers romans présentent une scène rituelle du monde du travail: le «*pot de départ*» de Michel Djerzinski dans *Les Particules élémentaires*; une soirée entre collègues dans *Extension du domaine de la lutte*. Chaque passage souligne la pénibilité de la situation pour chacun. Loin d'être convivial, l'instant repose sur un équilibre précaire, dans le premier texte où «*tout d'ailleurs était un peu juste: les motivations qui [...] réunissaient [les personnages] étaient superficielles; un mot maladroit, un regard de travers et le groupe risquait de se disperser, chacun se précipitant vers sa voiture*» (PE, p. 17), comme dans le second où le narrateur porte un regard distancié sur les invités et sur leurs propos.

La famille, thème central du roman, n'est pas exempte de ce travers. Bruno est, très jeune, confronté à l'expérience de la séparation. Alors qu'il a deux ans, sa mère l'envoie chez ses parents à Alger, puis divorce (PE, p. 38). Il sera donc élevé par ses grands-parents, mais le décès de son grand-père (PE, p. 51) puis celui de sa grand-mère (PE, p. 54) lui apprend la fragilité des relations humaines. La mort vient détruire le premier noyau de stabilité du personnage et le replonge dans l'univers de ce «*couple moderne*» (PE, p. 36), désormais séparé, que forment ses parents auxquels il se sent complètement étranger:

*«Son père et sa mère discutèrent de ce qu'ils allaient faire de lui. [...] Il est toujours curieux d'entendre les autres parler de soi, surtout quand ils ne semblent pas avoir conscience de votre présence. [...] En somme, il ne se sentait pas directement concerné. [...] Il ne parvenait pas à établir un rapport direct, un rapport charnel entre lui et ces deux adultes qui ce jour-là, dans la salle à manger, le frappèrent surtout par leur grande taille et leur jeunesse d'allure».* (PE, p. 55)

Michel connaîtra ce même sentiment d'inconnu devant sa mère qui, abandonnant ses prérogatives maternelles pour vivre l'idéal communautaire, l'a, enfant, abandonné à lui-même (PE, p. 40). C'est sa grand-mère paternelle qui l'élèvera. Le parallélisme des deux épisodes discrédite la génération des parents, acteurs du bouleversement des mœurs

d'où découlent, selon le texte, tous les maux de la société contemporaine, pour rendre hommage à celle des grands-parents, représentants d'un ordre antérieur.

Toutefois, c'est l'amour qui cristallise le malaise contemporain. Si mai 68 est l'événement historique à partir duquel la société occidentale bascule dans le déclin, l'influence nord-américaine est également mise en cause. Toutes les difficultés du sujet contemporain résident dans le «*conflit idéologique*» (PE, p. 70) mettant aux prises une logique sentimentale et une logique libidinale: la première est issue du développement de la société européenne des années 1950-60, qui fut le «*véritable âge d'or du sentiment amoureux*» (PE, p. 70, souligné dans le texte), tandis que la seconde découle de l'influence nord-américaine dont les mœurs libérales déferlent sur le vieux continent via la logique de consommation et la musique. Au terme de cette confrontation, cette interrogation cruciale dans la presse pour adolescentes: «*Jusqu'où peut-on aller avant le mariage?*». La modalité interrogative est une variante de l'angoisse qui saisit l'individu devant chaque décision à prendre, principalement si cette décision suppose d'entrer en relation avec autrui. Sur un mode parodique, le texte fait suivre la question d'une «*narration de vie*» (PE, p. 71) retraçant les étapes de la vie sentimentale et sexuelle de la jeune fille des années 70, telle que la proposent ses magazines favoris. Mais les réponses restent «*floues*» et «*contradictoires*». En juxtaposant chronologiquement les deux mentalités, libérale durant l'adolescence puis tendre à l'âge adulte, les magazines donnèrent un horizon sentimental aux jeunes filles qui, pour être paradoxal dans ses principes successifs, n'en devenait pas moins un modèle prescriptif. Le magazine a donc remplacé les anciennes physiologies du mariage qui analysaient l'institution pour la glorifier ou pour la flétrir. Or, le modèle a perdu de sa vertu dans une société redessinée par les contours de l'individualisme. Soumis à l'autonomie de son propre désir, le sujet contemporain bâtit son existence au hasard de ses choix sans que jamais un projet durable ne s'esquisse. Le but qu'impliquait le modèle disparaît au profit d'une éternelle remise en jeu des acquis. Ce sont bien les déceptions face aux exemples érigés en principe qui seront en grande partie à l'origine du désarroi d'individus incapables d'assumer la liberté nouvelle, conférée par le bouleversement des mentalités. Il semblerait qu'il en va autrement pour Annabelle qui, adolescente, a déjà trouvé en Michel

l'amour unique promis pour la maturité par les magazines. Reste que Michel est incapable de toute initiative, et comme insensible à tout accès de désir ou de sentiment.

Par un renversement spectaculaire de la valeur accordée à la libération des mœurs issue de mai 68, Houellebecq fait de l'accès à la liberté du corps l'une des plus grandes entraves à la jouissance. Alors que la société évoluait jusqu'alors dans un univers hétéronome où la norme traditionnelle permettait à chacun de s'insérer dans la vie sentimentale, la possibilité de pouvoir contracter des relations de manière permissive l'a fait basculer dans une autonomie que le roman ne cesse de présenter comme délétère. Le contrat, fondement de la démocratie, ne semble devoir s'entendre selon Houellebecq qu'à l'aune de l'ordre ancien, ainsi que le sous-entend un paragraphe sur l'existence individuelle:

*«L'existence individuelle, le sentiment de liberté qui en découle constituent le fondement naturel de la démocratie. En régime démocratique, les relations entre individus sont classiquement réglées par la forme du contrat. Tout contrat outrepassant les droits naturels d'un de ses contractants, ou non assorti de clauses claires de révocation, est par le fait même réputé nul».* (PE, p. 98, soulignés dans le texte)

Propos paradoxal dans la mesure où le contrat semblait un gage de fidélité avant les années 1970 et que, depuis lors, il est devenu le prétexte majeur de la dissolution des relations. Car si le contrat entre individus est bien encore de mise après le changement de mentalités survenu dans les années soixante-dix, c'est avec cette différence que la possibilité de contracter des relations de manière illimitée les empêche toutes chez un individu contemporain inhibé et exclu de la compétition sexuelle. La seule personne qui parvient à tenir cette gageure, c'est-à-dire qui confirme la validité du contrat, même multiple, et prouve sa viabilité, est la mère aux nombreux amants. Il n'est pas indifférent que son fils le plus vindicatif, Bruno, déverse sur elle un flot d'injures destinées à stigmatiser ses mœurs. Bien plus que contre la mère, le comportement agressif du personnage est dirigé contre la réalité monstrueuse de ce modèle de vie. Au principe de la séduction généralisée, responsable de la disparition de l'amour, le narrateur oppose le «système monogame, romantique et amoureux» dans lequel désir et plaisir «ne peuvent être atteints que par l'intermédiaire de l'être aimé, dans son principe unique» (PE, p. 303-304)

## La quête d'un alter ego

La raison d'être des personnages consiste essentiellement à s'interroger sur la nature du lien qui les rattache aux autres, à répondre à la question de savoir comment la somme des individus peut engendrer une société et, plus précisément encore, sur quelle base l'autre peut accéder à la dimension d'alter ego. L'altérité sexuelle occupe tout l'espace de l'interrogation. Obsessionnelle est la manière dont Bruno tente désespérément durant tout le roman d'entrer en relation avec des femmes. Son attitude porte la marque du seul désir. Aucune des notations relatives à l'autre n'échappe à la dictature de la pulsion corporelle, sans jamais atteindre à l'esprit, comme si tout rapporte entre le désir et le sentiment était désormais aboli. Adolescent, le personnage constate à la fin d'un séjour de vacances qu'«*il n'avait pas essayer de draguer, ni même, sur la fin, de parler à qui que ce soit*» (PE p. 110). La femme n'est désignée que de manière synecdochique, la partie valant pour le tout. Mais alors que, jusqu'à présent, la saisie partielle du corps de l'autre choisissait de manière privilégiée les yeux ou encore les mains<sup>4</sup>, c'est-à-dire des organes ou des membres par le truchement desquels s'instaurait un dialogue ou la promesse d'un partage, seuls les organes sexuels sont les indices remarquables de son existence et de sa présence dans le champ perceptif du personnage. Lorsque ce dernier se trouve dans la villa de sa mère, au milieu des jeunes gens qui y vivent en communauté, loin de songer au processus de séduction à déployer pour une éventuelle rencontre, c'est le sexe féminin, inaccessible pour lui, qu'il évoque :

«[...] *les vulves des jeunes femmes étaient accessibles, elles se trouvaient parfois à moins d'un mètre; mais Bruno comprenait parfaitement qu'elles lui restent fermées*» (PE, p. 77)

Une telle appréhension morcelée de la femme ne permet pas de l'insituer en alter ego et enferme irrémédiablement Bruno dans la spirale de l'exclusion. Adolescent, il a intégré que la liberté sexuelle apportée par mai 68, loin de la libération généralisée des mœurs attendue, a, au contraire, abouti à une compétition sexuelle des plus âpres entre les

---

(4) Citons ici, pour mémoire, l'ouvrage de Jean Rousset, au titre emblématique, *Et leurs yeux se rencontrèrent* (Paris, Corti, 1981), qui analyse les scènes de première rencontre dans le genre romanesque.



individus. D'où cette division de la société en deux camps: ceux qui ont accès à la consommation sexuelle et ceux qui en sont exclus. Pour ceux-là, le monde a un double aspect, comme le constate le personnage pour qui «[l']univers était lent et froid. Il y avait cependant une chose chaude, que les femmes avaient entre les jambes; mais cette chose, il n'y avait pas accès». (PE, p. 79), avant que le narrateur ne fasse écho à son analyse en termes plus généraux: «Au milieu de la grande barbarie naturelle, les êtres humains ont parfois (rarement) pu créer de petites places chaudes, irradiées par l'amour. De petits espaces clos, réservés, où régnaient l'intersubjectivité et l'amour». (PE, p. 112). Bruno incarne la permanence de l'échec, une certaine forme de déterminisme qu'il définit par «l'hypothèse d'un noyau d'identité personnelle, d'un noyau inamovible dans ses caractéristiques majeures» (PE, p. 83), dont Michel aimerait, pour sa part, se persuader, lui pour qui le monde et le moi sont un vaste chaos qu'il cherche précisément à maîtriser.

L'un comme l'autre des personnages sont les agents de la négation du sentiment. Le premier car il n'imagine pas d'autre relation que sexuelle, le second par son refus de la dimension aléatoire qui dirige les actes humains. Charnel ou spirituel, leurs points de vue se rejoignent sur un fait: ils aspirent à l'univocité des relations humaines. Or, toute communication est ambivalente. Le langage verbal ou corporel est source de malentendus. Aller vers l'autre, séduire, suppose toujours un risque, implique le succès ou l'échec; proposer ou disposer sont les deux versants, antagonistes ou complémentaires, de l'échange interpersonnel et font le bonheur ou le malheur d'une vie. Possibilité tragique de l'existence que le personnage principal, Michel, percevra très tôt et contre lequel il érigera, vainement, quelques barrières. L'intertextualité est éclairante à ce sujet. Les sciences humaines sont convoquées dans le roman pour s'entendre notifier leur infériorité foncière par rapport aux sciences exactes. La lecture de Nietzsche s'avèrera décevante pour Michel. Il lui préfère Kant et sa morale universelle qui «ne subit aucune altération au cours du temps, non plus qu'aucune adjonction. Elle ne dépend d'aucun facteur historique, économique, sociologique ou culturel; elle ne dépend absolument de rien du tout. Non déterminée, elle détermine. Non conditionnée, elle conditionne. En d'autres termes, c'est un absolu». (PE, p. 46) L'idée d'un principe de vie irréfutable et non soumis aux aléas

de l'existence se trouve incarnée pour Michel par le personnage de Loup-Noir, héros récurrent du magazine Pif dont, enfant, il était un fervent lecteur: *«type idéal du héros kantien, agissant toujours «comme s'il était, par ses maximes, un membre législateur dans le royaume universel des fins»»* (PE, p. 47). Plus emblématique encore de la destinée du personnage et de la révolution génétique dont il sera à l'origine, est l'épisode de la page 51 au cours duquel il prend conscience que le *«[r]ôle joué dans les molécules des êtres vivants par le carbone, l'oxygène et l'azote aurait pu être tenu par des molécules de valence identique, mais de poids atomique plus élevé»*. Une telle découverte confirme le règne du hasard jusque dans les plus petits composants de l'univers. En percevant cela, Michel y voit la confirmation d'un monde livré à l'universelle contingence, en contradiction avec la morale vers laquelle l'inclinent ses lectures et son propre caractère. Il est alors prédisposé à intervenir sur la dimension moléculaire afin de rectifier, à la source, le caractère hasardeux que la nature a laissé dans le processus de développement des individus tandis que lui estime que la vie *«devrait être quelque chose de simple; quelque chose que l'on pourrait vivre comme un assemblage de petits rites, infiniment répétés. Des rites éventuellement un peu niais, mais auxquels, cependant, on pourrait croire. Une vie sans enjeux, et sans drames»* (PE, p. 149).

Or, à cette conception idéaliste, s'oppose l'expérience, introduite dans le roman par le biais de l'ironie du sort. Michel et Annabelle, devenus tous deux des adultes déçus par l'existence, se retrouvent vingt-cinq ans après leur adolescence, et s'aiment. Mais le bonheur est de courte durée. Houellebecq ne manie pas simplement l'ironie désenchantée qui imprègne l'ensemble de ses textes et qui constitue l'attribut échu en partage aux écrivains de la post-modernité. De manière beaucoup plus classique mais, partant, significative, il restaure l'ironie du sort, issue de la tragédie antique, qui revêt une double valeur dysphorique et dramatique: elle est la marque du malheur ainsi que l'un des éléments de la mécanique narrative. Lorsque, enfin réunis, Annabelle et Michel vivent un état proche de la sérénité, la maladie se déclare chez Annabelle et l'emporte rapidement. L'ironie du sort est au service d'une structure narrative dont le propos est de mettre en évidence l'absurdité du monde contemporain à travers le caractère illogique de la manière dont les événements s'enchaînent. Le couple que forment Christiane et Bruno, connaîtra le même sort. Après

avoir fait se rencontrer deux êtres susceptibles de s'accepter pour ce qu'ils sont, le récit les sépare en usant de l'artifice de la maladie. Double trahison donc: du principe de causalité, puisqu'un événement ne débouche pas sur l'effet attendu; du corps, d'autre part, qui, source de toutes les souffrances liées au désir, se dérobe au moment où il pourrait accéder à la jouissance. Atteindre l'autre est donc toujours un défi; s'affirmer soi-même une gageure.

### **Pour un nouveau réalisme**

Voilà pourquoi bon nombre de sciences humaines, au premier rang desquelles figure la littérature, sont révoquées en doute. La littérature a perdu tout prestige, incarnée par Bruno, qui non seulement est un prescripteur (il est enseignant) mais également un producteur de textes. Ses écrits relèvent de deux genres atypiques bien distincts que sont les poésies lyrico-sociologiques ou les articles polémiques niant la dimension polysémique du discours littéraire. Pour le reste, le panthéon d'auteurs dont il est en charge, n'a guère d'effet sur ses élèves, tout préoccupés de contacts physiques (comme en témoigne la lecture du sonnet de Baudelaire en classe aux pages 240-241), pas plus que certains textes canoniques n'étaient parvenus à toucher Michel. Que Beckett soit justement cité et avec lui la littérature de l'absurde (PE, p. 150) précise l'attaque dont est l'objet le fait littéraire: ce dernier n'est qu'un vecteur supplémentaire de doute et de questionnement existentiel. Le narrateur a alors beau jeu d'ironiser, à la toute fin du roman, sur «*le ridicule global dans lequel [ont] subitement sombré, après des décennies de surestimation insensée, les travaux de Foucault, de Lacan, de Derrida et de Deleuze*» (PE, p. 391): il n'y a plus de place pour les philosophies de la généalogie critique, de la dilution du sens, de la déconstruction ou des machines désirantes dans un univers où les comportements susceptibles de conduire l'individu à la catastrophe ont été éradiqués par le truchement d'une révolution génétique.

Fréquemment, Houellebecq insère dans ses textes des parties de discours hétérogènes qui ont pour caractéristique d'outrer l'effet de réel: qu'ils soient publicitaires, culturels ou médiatiques, ces fragments concourent tous à ancrer l'écriture dans le monde contemporain. Le discours sociologique a toutefois une préférence marquée, l'écriture de

Houellebecq semblant, en effet, flirter parfois avec le travail de l'essayiste. Il se pourrait bien que *mutatis mutandis*, la réception des romans de Houellebecq renoue avec les débats que suscita le Naturalisme au XIX<sup>e</sup> siècle. Certaines accusations pourraient être reprises sans modification comme «*le pessimisme littéraire, et la recherche de la grossièreté*»<sup>5</sup> que dénonçait Ferdinand Brunetière, deux thèmes que l'on retrouve sous la plume d'Anatole France dans son article du *Temps* (28 août 1887), consacré à *La Terre* de Zola<sup>6</sup>. Brunetière, par ailleurs, reconnaissait des qualités à un art naturaliste qui supposait «*la probité de l'observation, la sympathie pour la souffrance, l'indulgence aux humbles*»<sup>7</sup>, mais condamnait les excès d'un naturalisme à prétention scientifique, une aberration à ses yeux :

«*L'intérieur, c'est justement ce qui échappe à M. Zola. S'il n'y a rien de si grossier que sa physiologie, il n'y a rien de si mince que sa psychologie*»<sup>8</sup>.

De la même manière que les publicistes du XIX<sup>e</sup> siècle avaient pu étayer leur critique du Naturalisme sur sa préférence pour l'organisme au détriment des mouvements de l'âme, on a pu reprocher à Houellebecq sa complaisance pour le lexique et les situations graveleuses. Pourtant, au-delà d'une focalisation thématique racoleuse, le procédé fait sens dans un projet qui tend à présenter une vision particulière des rapports amoureux. Le Naturalisme avait cédé le pas à l'école psychologique, qui, à bien des égards, nourrit aujourd'hui encore le roman, en dépit de mutations, parfois radicales, faites au XX<sup>e</sup> siècle. À rebours de cette constante, et par des moyens autres que ceux de certains prédécesseurs, Houellebecq réduit la part psychologique du personnage, ici la part du sentiment, au profit d'une écriture sociologique. Critique de tout ce qui favorise l'individualisme, l'auteur révoque en doute la psychologie amoureuse et la logique du cœur, qui renvoient toutes deux à l'intime; il les noie dans un discours plus général, seul à même de prendre la mesure du désarroi contemporain et unique issue pour sauver la société de l'égoïsme dont elle meurt. Nous sommes ici à l'exact opposé du postulat central d'Adorno, exposé dans

---

(5) F. Brunetière, *Le Roman naturaliste*, Calmann Lévy, 1896, p. III.

(6) France y parle à propos du roman de «*tas d'immondices*», d'«*effort pour avilir l'humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour*».

(7) F. Brunetière, *ibidem*.

(8) *Idem*, p. 295.

son ouvrage *Théorie esthétique*<sup>9</sup>. Le philosophe y établissait une claire distinction entre le caractère particulier du langage littéraire et le caractère général du discours conceptuel. Un exemple de l'inversion de ces caractéristiques à laquelle on assiste dans *Les Particules élémentaires* réside dans les commentaires généraux pris en charge par le narrateur, instance énonciative indéterminée qui se dévoilera à la fin du texte. Les plus significatifs sont les passages consacrés à retracer l'évolution de théories physiques ou mathématiques, ainsi que ceux, plus classiques, dévolus aux notations de type sociologique. Ces dernières prennent le pas sur la dimension psychologique du texte car l'analyse situe la réflexion sur un plan d'ensemble, de manière objective et distante, loin de l'expression des affects particuliers. Leur hégémonie est fondée sur le constat de la disparition de la sensibilité dans une société où tout ce qui pouvait constituer les prémisses de la relation à autrui s'est dissipé au profit de la compétition narcissique des individus.

La froideur du discours analytique est le moyen privilégié de faire la critique de celle du monde contemporain, critique relayée dans la diégèse par le couple actanciel formé par les demi-frères. À la fois opposés et complémentaires, ils renvoient à l'un des modèles classiques de la dynamique romanesque. Envisagés sous l'angle particulier du sentiment amoureux, ils ont, en effet, chacun des attributions précises: Bruno incarne le corps<sup>10</sup> et Michel l'esprit, lui qui «*depuis des années, menait une existence purement intellectuelle*» (PE, p. 148). En découle la nature de leurs relations avec leur compagne: l'essence du couple Bruno/Christiane repose sur la complicité sexuelle; celle du duo Michel/Annabelle, sur une tendresse diffuse. Les deux personnages servent ainsi la logique du roman qui exacerbe l'altérité des sexes afin d'en justifier la résorption. Pour Bruno, la femme est toujours désirée, parfois possédée; Michel, quant à lui, ne semble pas avoir conscience de l'existence de l'autre sexe. L'un et

---

(9) T. W. Adorno, (*Aesthetische Theorie*, Suhrkamp, 1970), *Théorie esthétique*, Klincksieck, 1974.

(10) Dans un de ses poèmes, il écrit: «*Notre seule possibilité de réalisation de la vie, c'est / le sexe*» (PE, p. 227). Le choix des vers libres, comme de leur disposition (notamment pour ce texte), insiste sur la conception à la fois lyrique, donc très individualiste, et obsessionnelle de la sexualité.

l'autre vivent à leur manière dans un état d'insatisfaction, fait d'une incomplétude que l'on pourrait définir, en paraphrasant Pascal, comme représentative de la misère de l'homme sans femme. Leur autonomie comme personnage, de même que leur liberté individuelle, est entravée par le flux des discours doxiques précités. Le passage des pages 220-221 met en scène les deux demi-frères et se veut une illustration synthétique de ce nouveau réalisme qui fait fi de l'individualité au profit du discours analytique. Le commentaire est attribuable à Michel qui porte un point de vue critique sur Bruno. Non seulement, les propos tendent à nier l'autonomie du demi-frère pour en faire un élément d'un ensemble indifférencié, mais la remarque sociologique débouche sur un commentaire éthologique rabattant l'humain sur l'animal et le libre arbitre sur le réflexe. Michel n'est donc pas placé sur le même plan que son frère. Il acquiert souvent une place surplombante et une fonction d'observation qui le prédestine à découvrir, sans qu'il en ait forcément conscience, le secret du bonheur. En outre, la fin du chapitre s'achève sur une remarque qu'on ne peut plus imputer à Michel seul. La phrase «*Début 1986, peu après avoir atteint l'âge de trente ans, Bruno commença à écrire*» (PE, p. 222) apparaît incongrue dans la réflexion du personnage; elle est, de plus, chronologiquement inadaptée à la situation qui met en scène les deux frères mais paraît, en revanche, tout à fait pertinente si on l'attribue au narrateur qui retrace, au fil du texte, la biographie des deux personnages. Fondue dans un jeu concentrique de points de vue énonciatifs, la liberté des personnages semble bien mince.

Un des principes notables d'écriture dans le roman est ce contraste entre logique de la narration, dont le déroulement se fait selon le procédé classique de l'enchaînement causal, et l'absence de principe qui préside, dans le détail, à l'existence des personnages. À sa manière le texte exprime une réalité nouvelle par le biais des structures formelles et linguistiques qu'il s'est choisies puisque le postulat de l'explication sociologique se résume à cela: établir le constat que les causes n'ont pas de causes ou que, si elles en ont, elles sont soumises à un déterminisme social ou sexuel qui nie toute liberté individuelle. On perçoit alors bien l'impensé d'une telle présentation. Il n'y aurait rien à espérer de ce monde. Soumis au tout interprétatif, l'élan vers l'autre n'apparaît que comme la résultante d'une

névrose sans cesse soulignée par le discours surplombant du narrateur. Faisant état d'une société invivable, ce dernier ouvre la voie à l'avènement d'un ordre nouveau.

### **Le discours scientifique dans le roman**

Dans *Les Particules élémentaires*, le paradigme scientifique occupe une place hégémonique. Face à la dispersion du sens, Houellebecq choisit de faire un roman de la quête des certitudes et confie à la science, dont la communication traditionnellement perçue comme monosémique lui permet d'accéder au rang de «*critère de vérité unique et irréfutable*» (PE, p. 391), le soin de parvenir à constituer un univers enfin dépourvu d'approximations. Les particules élémentaires constituent alors les éléments secondaires les plus importants de l'intrigue.

En premier lieu, la référence à la biologie permet une critique indirecte du matérialisme, présenté par le roman comme en partie responsable de la désagrégation sociale. L'oubli du religieux, et, avec lui, du caractère sacré de la vie, a permis de transformer le corps en objet d'étude. Les «*âges extrêmes de la vie*», fœtus ou vieillard, en témoignent particulièrement, eux dont la science fait du premier un «*petit amas de cellules en état de différenciation progressive*» et du second un «*amas d'organes en état de dislocation continue*» (PE, pp. 89-90). Les particules deviennent alors le support d'une réflexion sur la mort par le biais des atomes qui constituent les corps et dont le vieillissement varie aléatoirement selon les individus. La maladie et la brutale rupture de la continuité atomique qui assure la vie occupent une place prépondérante dans le texte où trois personnages sont atteints d'un cancer. Pour chacun la narration insiste sur la décomposition des cellules. Ainsi, la description de di Méola, un ami de la mère des personnages, insiste sur le décalage entre apparence extérieure et vie des organes: «*Il était encore bel homme, avec un visage ciselé et mat, de longs cheveux blancs ondulés et épais; pourtant à l'intérieur de son corps, les cellules se mettaient à proliférer n'importe comment, à détruire le code génétique des cellules avoisinantes, à sécréter des toxines*». (PE, p. 104); la «*nécrose des vertèbres*» est trop avancée chez Christiane pour qu'elle puisse de nouveau marcher un jour (PE, p. 307); enfin «*l'examen cellulaire*

rèvel[e] des anomalies «assez sérieuses» chez Annabelle (PE, p. 343-344).  
Forme biologique de la déliaison généralisée, le dépérissement des cellules va paradoxalement favoriser la découverte du remède pour soulager à la fois les souffrances morales et physiques de l'humanité.

Les particules vont être, en second lieu en effet, à l'origine de la réflexion du personnage principal, Michel, dont tous les efforts intellectuels serviront à conjurer le caractère hasardeux du développement de la vie et guideront l'humanité vers son salut. *Les Particules élémentaires* est donc un nouveau traité d'atomisme. Mais à l'atomisme mouvant d'un Épicure dont la principale innovation, le *clinamen*, reprise et prolongée par Lucrèce, permettait de réconcilier rationalité et liberté, il oppose un atomisme fixiste, négateur des hasards de la formation des corps et de leur désagrégation, de l'apparition des sentiments ou de la naissance du désir. Le roman propose un nouvel accès possible à l'ataraxie, non plus par la lutte de la volonté et par la résignation devant l'amour mais par la disparition de celui-ci du champ de l'expérience humaine. Le positivisme diffus dans l'ensemble du texte, par le biais des références à Auguste Comte et à son «positivisme religieux», dissimule alors ce qui apparaît dans toute son évidence en fin d'ouvrage: le recours mystique à l'utopie génétique permettant «la suppression des différences sexuelles, [...] constitutives de l'identité humaine» (PE, p. 389) dans un monde où désormais «tous les individus seraient porteurs du même code génétique» (PE, *ibid.*). Le héros du roman est un scientifique spécialisé dans la recherche sur les particules; il est, en outre, un individu absent du monde, un être au corps insensible, sans désir, un personnage indifférent à l'amour. Sa mort est significative de ce parti pris puisqu'il disparaît au sens propre à la fin du livre, anticipant sur cette libération finale de l'être humain: le temps, la mort, les avanies du corps (désir, vieillissement) sont bannis de l'humanité nouvelle. Le choix énonciatif du texte en redouble le sens. Alors qu'Extension du domaine de la lutte et Plateforme sont des récits à la première personne, le narrateur des Particules élémentaires est un narrateur anonyme, extradiégétique et hétérodiégétique, caractéristiques qui lui permettent de tenir les événements à distance. Le ton docte sur lequel s'achève le roman confirme le caractère téléologique d'une narration dans laquelle le bouleversement final que connaîtra l'humanité est annoncé dès les premières pages. De même, les réserves qu'il émet sur l'exactitude



de la partie biographique de l'œuvre contrastent avec l'assurance de l'état des lieux final. Sont bien encore une fois opposés, le texte littéraire, à la validité véridictionnelle limitée et le texte scientifique, même si l'on parle d'Histoire, aux faits avérés (PE, p. 383). La biographie de Bruno et de Michel est une illustration de la théorie des histoires consistantes de Maxwell, exposée par Michel à son demi-frère: *«l'histoire que tu es à même de reconstituer à partir de tes propres souvenirs est une histoire consistante, justifiable dans le principe d'une narration univoque»* (PE, p. 85). Nous assistons alors à la mise en abyme du concept par le biais du développement mimétique du récit qui fait alterner les chapitres consacrés à l'un et à l'autre des personnages. Les existences paraissent ainsi continues, mais sont, en réalité, d'une continuité diffuse qui procède de l'illusion donnée par quelques événements ponctuels rapportés par le narrateur. La stabilité du moi humain se dissout donc dans les aléas de l'écriture biographique pour céder la place à l'être nouveau issu des avancées scientifiques.

Il s'agit bien de sauver l'individu des affres de la contingence afin de le placer dans un état de sécurité et de bien-être dont sont absents tous les possibles de l'existence autonome. Enfin rendu à l'hétéronomie d'un univers codifié, un univers *«rond, lisse, homogène et chaud comme un sein de femme»* (PE, p. 387), l'homme peut recommencer à vivre puisque se trouve *«restaurer la possibilité pratique des relations humaines»* (PE, p. 372). Toute une réflexion sur le changement nécessaire de paradigme ontologique alimente l'argumentaire en faveur de l'abolition du moi autonome et individuel. Ce que Houellebecq nomme une *«ontologie d'états»* (PE, p. 372) suppose, en effet, que les affects se trouvent rédimés à condition de se voir envisager globalement, à l'échelle du groupe et non plus de l'individu. Là seul, se trouve la possibilité d'un renouveau du sentiment commun. Chez Deleuze et Guattari, le moléculaire s'opposait au molaire, comme le mouvement à la stabilité. Houellebecq, inverse la valeur de leur théorie dans un contre-pied idéologiquement symbolique: c'est par la maîtrise du moléculaire que l'on réduira le monde à la stabilité du molaire. Ainsi que le note le personnage de Michel, *«l'erreur est de vouloir travailler uniquement à partir de l'ADN naturel. L'ADN est une molécule complexe, qui a évolué un peu au hasard [...] Mais il doit y avoir des conditions de stabilité structurelle au niveau subatomique»*.

(PE, pp. 337-338). Il confirme son intuition en affirmant que «*tout code génétique, quelle que soit sa complexité, [peut] être réécrit sous une forme standard, structurellement stable, inaccessible aux perturbations et aux mutations*» (PE, p. 384). L'aboutissement de telles réflexions est avancé assez sommairement ensuite dans le texte, ce dernier mimant la chaîne déductive de causalités induites par des hypothèses vérifiées scientifiquement:

*«l'humanité devait disparaître; l'humanité devait donner naissance à une nouvelle espèce, asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir».* (PE, p. 385)

L'influence de la science sur la littérature n'est pas un phénomène nouveau; moins encore s'agissant du thème de l'amour. Goethe, déjà, avait été impressionné par le travail du chimiste suédois Bergmann et par son ouvrage *De attractionibus electivis* (traduit en 1875 par Tabor sous le titre *Die Wahlverwandschaften*). Il s'en est souvenu pour écrire *Les Affinités électives* (1809), dont le titre allemand est repris de celui de la traduction de Tabor, en convertissant les principes scientifiques du savant en principes psychologiques. Or, c'est là toute la différence avec Houellebecq chez qui les particules ne sont étudiées que du point de vue physiologique. Pas d'autres affinités ici qu'un processus interne, propre à la seule vie des organes. La psychologie est révoquée en doute comme science non exacte soumise à une part possible d'interprétation et de subjectivité. A la limite de la littérature et de la philosophie politique, Fourier avait, pour sa part, subi l'influence de Newton, avant d'élaborer son système de pensée, notamment pour ce qui concerne les rapports amoureux:

*«Newton, en démontrant que l'attraction matérielle a la propriété de régir l'univers en harmonie, donnait à présumer que l'attraction passionnelle, dont on n'a fait aucune étude, couvrirait aussi quelque grand mystère»<sup>11</sup>.*

Fourier découvrait alors dans la liberté sexuelle le principe contraire à la compétition narcissique que décrira Houellebecq. Pour le penseur, «*la passion [est] la plus propre à former des liens entre les humains [...]*». Il insiste sur le fait que l'amour «*établit dès ce monde un nivel-*

---

(11) Charles Fourier, *Théorie de l'unité universelle ou Traité de l'association domestique agricole*, (1822), *Œuvres complètes*, t. III, Anthropos, 1966-1970, p. 64.

lement spontané que les religions établissent dans l'autre»<sup>12</sup>. De Fourier à Houellebecq, c'est la foi dans le progrès qui a été perdue, perte qui s'aggrave de la méfiance de l'individu contemporain vis-à-vis de ses semblables et vis-à-vis de lui-même. C'est dans cet écart entre deux époques que se jouent les changements de la valeur attribuée à la pensée utopique.

### Changement de paradigme utopique

Le personnage de Bruno présente, dans un article intitulé «Les dunes de Marseillan-plage: pour une esthétique de la bonne volonté» (PE, chap. 16), les conditions possibles pour atteindre le bonheur en décrivant le camp naturiste de Marseillan-plage. La compétition sexuelle s'y trouve, en effet, écartée grâce à la connivence tacite qui unit toutes les personnes fréquentant les lieux. Lieu à l'écart, le camp naturiste et échangiste permet la mise entre parenthèses des codes sociaux usuels. Des affinités électives - mais sur le seul plan sexuel - sont de nouveau possibles en vertu de la nature de l'endroit. Afin de ne pas tomber dans l'angélisme ou l'aveuglement qu'il ne cesse de dénoncer, Bruno, prend soin de préciser qu'il «ne s'agit nullement de dépeindre la station naturiste du Cap d'Agde sous l'aspect idyllique d'on ne sait quel phalanstère fouriériste» (PE, p. 275). À l'impatience du désir et à la compétition déréglée de la société dans laquelle il évolue, Bruno oppose le pragmatisme, le respect et le légalisme qui caractérisent les mentalités des peuples de l'Europe du Nord, estivants assidus de la station. Marseillan-Plage est le repoussoir du camping baptisé «Le lieu du changement», où Bruno avait passé de déplorables vacances avant d'y rencontrer Christiane. L'endroit était un reliquat de mai 68 dans lequel avaient échoué tous les individus que leur propre révolution sexuelle avait laissés pour compte. Pour le personnage, en effet, libertaires et libéraux se rejoignent: la libération de toute contrainte, qui aurait dû aboutir à l'épanouissement de chacun dans la multiplicité des relations interpersonnelles, a, au contraire, favorisé un individualisme ouvrant la voie à l'exploitation physique, morale ou économique du

---

(12) Charles Fourier, *Le Nouveau Monde amoureux, Œuvres complètes*, t. VII, Anthropos, 1966-1970, p. 17.

prochain. La flexibilité ou la compétitivité, tant vantées par le libéralisme économique, débouchent sur la déshumanisation des rapports sociaux. D'où une réflexion sur la contractualisation dans le roman: le Cap d'Agde restaure une règle entre individus, et annonce ce lieu figé que sera l'utopie biologique. Car si l'égoïsme individualiste cède la place, dans le camp naturiste, à une courtoisie susceptible de redonner une réalité aux liens sociaux, la logique du lieu est purement contractuelle. Le code comportemental y est si prégnant qu'aucun échange verbal n'est à noter et que peu d'autres rapports que corporels n'existent: tandis que l'utopie fouriériste appelait au bonheur de la rencontre avec l'autre, la réalité du Cap d'Agde préfigure la logique froide de la révolution génétique.

## Conclusion

Les choix d'écriture de Houellebecq sont une réponse à la dérive narcissique de l'exhibition individualiste. À la réussite sociale, à la performance sexuelle ou à l'économie libidinale, l'auteur oppose un texte centré sur l'échec de l'individu et sur l'oubli nécessaire de celui-ci au profit de l'anonymat du collectif et d'une écriture abstraite fondée sur la sociologie, les sciences, la philosophie, tous les discours conceptuels qu'Adorno excluait du roman, axé sur la mimésis, c'est-à-dire sur les phénomènes singuliers. À rebours des conventions de l'art qui «s'efforce de transformer le langage communicatif en langage mimétique»<sup>13</sup>, Houellebecq produit une œuvre saturée de discours généraux qui renversent la hiérarchie des éléments du texte littéraire en privilégiant la pensée théorique sur la particularité des actants.

C'est l'échec du personnage (sous la forme de la perte de son individualité) qui constitue la leçon du texte, échec qui, dans cette œuvre, prend l'aspect d'une revanche puisqu'elle est la condition même du bonheur.

Mais le bonheur annoncé procède d'un retour à un ordre d'avant la chute dans l'Histoire, un ordre renouant avec la pensée mythique dans laquelle l'androgynie incarne la forme heureuse de la condition amoureuse. Avec la

---

(13) T. W. Adorno, *op. cit.*, p. 153.

division punitive du corps dont il est victime, le monde est livré au désir, principe explicatif de la souffrance consubstantielle à l'homme:

*«C'est de ce moment que date l'amour inné des êtres humains les uns pour les autres: l'amour recompose l'ancienne nature, s'efforce de fondre deux êtres en un seul, et de guérir la nature humaine. [...] Notre espèce ne saurait être heureuse qu'à une condition, c'est de réaliser son désir amoureux, de rencontrer chacun l'être qui est notre moitié, et de revenir ainsi à notre nature première».* (Platon, *Le Banquet*, 14-16)

L'utopie génétique n'est donc rien d'autre que l'annulation de la péri-pétie perturbatrice de l'équilibre originel. Des traces de cette volonté de reconstituer l'unité primordiale sont disséminées dans tout le roman et en constituent bien la structure profonde. Le discours du pasteur célébrant le mariage de Bruno et d'Anne, dont le personnage divorcera, prend, rétrospectivement, une valeur proleptique, puisque Michel voyait dans la formule consacrée, *«les deux deviendront une seule chair»* (PE, p. 214), une analogie avec le fait que *«lorsque deux particules ont été réunies, elles forment un tout inséparable»* (PE, p. 215). Là où l'institution du mariage échoue, la science réussira. Alors que l'union matrimoniale était la voie du bonheur dans un ordre amoureux antérieur, elle n'est plus en mesure de l'assurer de manière pérenne dans un monde soumis aux tentations multiples et à l'affirmation du primat de l'individu sur le couple ou sur le groupe. L'extinction de ce désir, *«source de souffrance, de haine et de malheur»* (PE, p. 200), si elle a déjà été tentée par les *«utopistes - de Platon à Huxley, en passant par Fourier»* en *«organisant la satisfaction immédiate»* (PE, p. 200), ne garantissait pas le succès puisque l'altérité des sexes était maintenue. De plus, l'erreur d'Huxley consiste, selon Michel, à ne pas avoir *«su comprendre que le sexe, une fois dissocié de la procréation, subsiste moins comme principe de plaisir que comme principe de différenciation narcissique»* (Ibid.). Le sentiment personnel doit donc s'abîmer dans un sentiment collectif, dans un amour devenu religion, c'est-à-dire, *«une activité purement sociale, basée sur la fixation, de rites, de règles et de cérémonies»*, à l'opposé d'*«une démarche individuelle»* (PE, p. 321).

L'idiosyncrasie amoureuse est facteur de désordre. Un nouvel ordre amoureux sera donc, paradoxalement, chez Houellebecq, un ordre sans amour, dans un univers où l'individu, se reproduisant lui-même, nie toute rencontre, tout risque, toute histoire.